

VENERIE



LAISSER - COURRE

RALLYE ARAIZE ET LORGERAIS

Saison 1967-1968



**Gireux
devant
Mervent**

QUARANTE ET UN hallalis dont 33 brocards, voilà ce qui vient de nous arriver. On ose à peine y croire et pourtant c'est vrai.

Nous avons assez fréquemment atteint la trentaine et même un peu plus, mais dépasser la quarantaine nous semblait être du domaine d'un passé révolu à jamais et qu'avait connu quelques-uns de nos maîtres. Car enfin, avec la civilisation moderne qui chaque jour nous envahit de plus en plus, où peut-on chasser tranquillement sans être à chaque instant gêné par les routes, les autos, les clôtures, les bestiaux, les engrais, etc., si ce n'est peut-être dans quelques secteurs aussi rares que privilégiés comme par exemple les Landes ou quelques grands massifs forestiers loin de tout.

Il faut dire que jamais nous n'avions aussi peu débuché que cette année. Cela est dû simplement, je suppose au hasard, mais cela nous a aidés. Car un lot de chiens se fait au bois au milieu des difficultés naturelles alors qu'il ne se fait jamais par exemple aux clôtures électriques, pas plus d'ailleurs que nos chevaux ne sautent les barbelés. Douze animaux nous ont fait cette saison la plus grande partie de leurs chasses en débucher et nous n'avons pu conclure que 4 fois.

Quoi qu'il en soit nous ne pensions pas cette année faire de loin notre meilleure saison, étant donné que Mervent vieillissait (8 ans, il est mort fin mars), qu'Infernal était mort et que, pour tout arranger, nous avions 11 chiens de deux ans pleins de fougue fins prêts à entretenir une copieuse pagaille.

Nous savions bien que nos 5 trois ans (surtout 4) avaient fait preuve d'aptitudes presque hors pair pendant leurs deux premières saisons, mais nous ne pouvions pas cependant imaginer qu'ils étaient capables de nous aider au point de nous faire sonner plus de 40 curées.

Car c'est bien à Radieux, Ribou, Roncevaux et Rillette que nous les devons. Ils sont issus de Mervent né à Champiré d'une chienne donnée par le prince de Mérode que j'avais été chercher pleine à Petersheim, et de Ninive petite blanche et noire, cadeau d'Alain de Roualle, demie sang Guyot Beauchamp. Nous rentrons cette année les 5 frères, souhaitons qu'ils chassent de race...

Il faut cependant être juste et reconnaître que les R. ne sont pas seuls et qu'il y a dans le chenil quelques autres chiens qui ont très largement contribué aux succès de l'équipage.

Nous prenions le 30 décembre notre 20^e chevreuil ce qui promettait déjà, car en général, nous débutons doucement pour finir fort. Ce qui faisait dire à Joseph de Crozé s'adressant à mon frère : « Tu serais bien déçu de ne prendre que 35 chevreuils cette année », genre de plaisanterie que mon frère encaissait d'un haussement d'épaules avec un sourire mi-figue mi-raisin. Mais dans son for intérieur il n'en pensait pas moins...



LORGERAIS, le 30 décembre 1968.

Mon frère et moi...

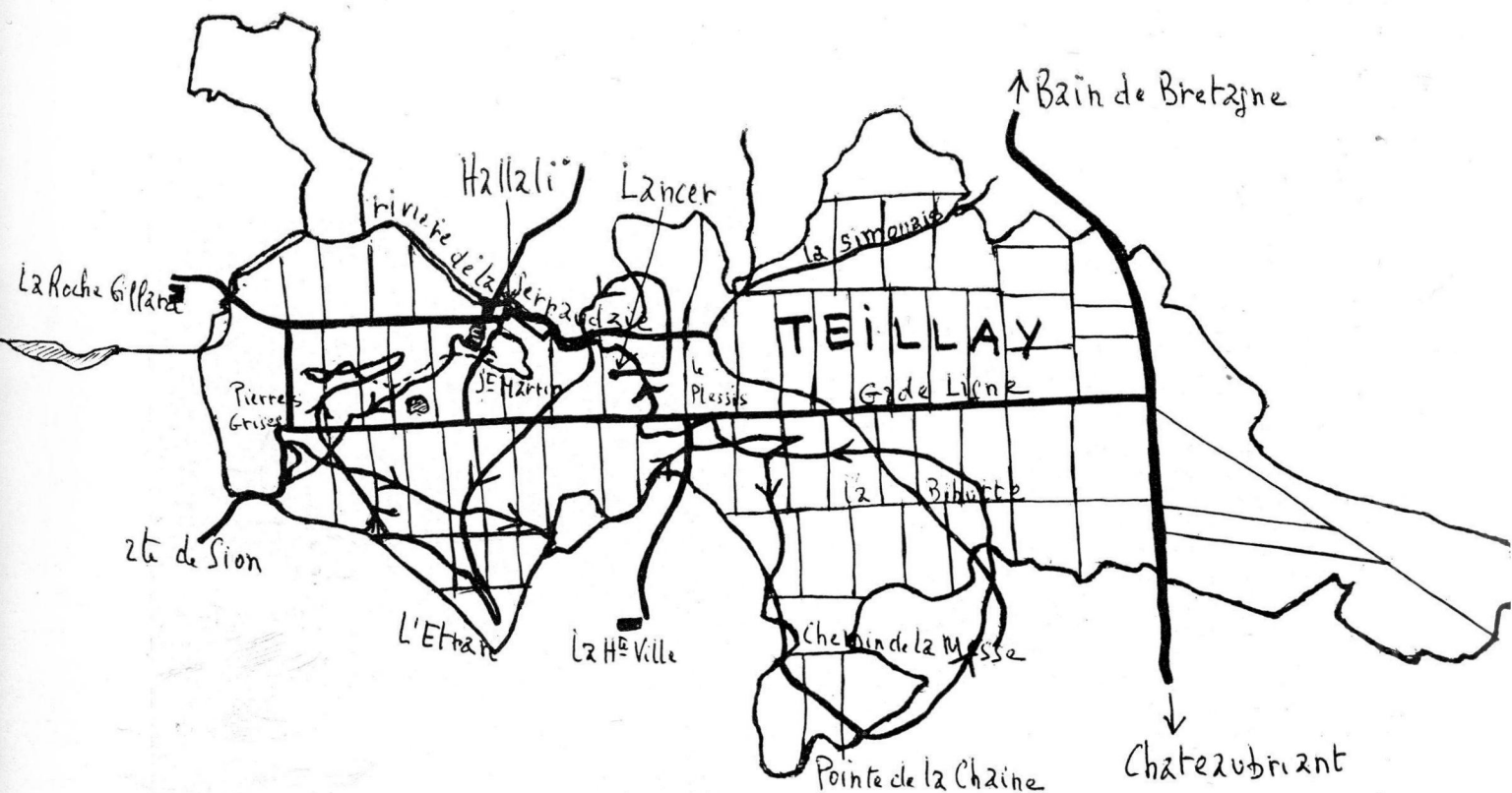
Et puis, ma foi, janvier se passe relativement bien avec 6 hallalis.

Le temps devenait chaque jour plus décevant, gelées toutes les nuits, soleil pendant la journée et pas une goutte d'eau. Ajouté à cela un vent fort et ressuyant très fréquent. Au bois la feuille volait et en débucher la terre était trop sèche et trop dure pour en revoir.

Autrement dit une voie infecte qui nous promettait une bien triste fin de saison.

Et pourtant nous avons pris 10 chevreuils en mars.

Il faut dire d'abord et surtout qu'au fur et à mesure que la saison avançait le lot de chiens s'ajustait, qu'il était quand même en curée et avait donc envie de prendre. A cause du mauvais temps les chiens criaient peu et se désamettaient, mais, malgré cela, ils perçaient envers et contre tout. La chasse du 5 mars à Bourgon (près de Mayenne), où, dans le change, les chiens ont galopé pendant plus de trois heures derrière un bon brocard désameuté et sans crier mais défilant quand même au point que nous avons dû mettre nos chevaux à l'épreuve pour pouvoir être le plus souvent possible au fait de la situation en fût le meilleur exemple.



Il faut dire aussi, comme je le notais plus haut que nous avons surtout chassé en forêt, et, qu'en forêt on chasse toujours alors qu'en débucher... Les chasseurs de lièvre le savent bien et, discrètement, s'amuse de nous voir crier contre la mauvaise voie au bois quand ils comparent cela à un champ de labour balayé par le vent et dur comme la pierre...

Voici parmi les 5 ou 6 chasses qui nous ont fait particulièrement plaisir, celle du samedi 2 mars en forêt de Teillay. Beaucoup de veneurs connaissent cette forêt puisqu'elle fut l'un des deux secteurs d'épreuves de meute de 1963. Jolie forêt de 2500 hectares bien percée, ni claire ni fourrée mais plutôt coulante, ne présentant aucune difficulté extraordinaire si ce n'est d'être très vive en animaux.

Teillay, le 2 mars 1968. Temps clair, vent régulier du nord, il n'a pas plu depuis 15 jours, la feuille est sèche. Une vingtaine de voitures et une dizaine de cavaliers sont au rendez-vous du Plessis que nous quittons vers 11 h. 30 suivis de nos chiens qui ont tout de suite connaissance un peu partout. Nous les calmons car nous ne cherchons pas à lancer tout de suite.

Au bout d'un quart d'heure nous lançons tout de même et voyons 8 chevreuils sauter la même ligne à des endroits différents en l'espace de 2 minutes. Une quinzaine de chiens bien rameutés chassent pendant que Quoniam, Roncévaux et Roscoff partent sur un autre animal vers la Simonais, mon frère doit courir assez loin pour les repren-

dre et ne pourra me rejoindre que lorsque nous reviendrons de l'Etran. Je suis donc mon paquet de chiens qui va dans le bois du Plessis pour en sortir par le débucher, rentrer en forêt, sauter la grande ligne (J.-F. Mellet juge ce que nous chassons beau brocard), monter à la pointe de l'Etran, tout cela très vite. Je trouve les chiens en balancer et voit deux animaux se dérober, je prends mon retour en arrière et redresse rapidement. Immédiatement après, nous sommes gênés par une compagnie de sangliers et un animal de change qui croisent la voie de notre chevreuil. Les chiens sont un peu embarrassés, je ne bouge pas et tout s'arrange très bien. Nous allons alors ressauter la grande ligne près du carrefour des Pierres Grises. Mon frère ne peut me recoller qu'à ce moment-là. Notre animal se fait battre dans la coupe des étangs, mais ça saute de partout, voilà des bons chiens qui reviennent, on arrête... Nous allons faire des retours le long des étangs de Saint-Martin. Une grosse chèvre bondit et Ribou se paie le luxe de la courser pendant 50 mètres. Peu après les chiens se rabattent bien franchement entre les étangs et nous disent que c'est bon. D'autres animaux doivent bondir car quelques-uns reviennent pendant que 6 ou 8 continuent. On laisse faire et prenons la grande ligne où nous trouvons Marie-Antoinette de Cheffontaines qui vient de voir un beau brocard ayant couru sans aucun doute. Les 6 ou 8 chiens arrivent en effet quelques minutes derrière. L'animal avait reculé aux autos pour sauter la grande ligne plus loin. On rameute et

nous chassons très bien notre brocard qui refuse une première fois la route de Sion, puis une deuxième fois devant M. Desforges et la Futaie. C'est alors que trois chiens : Radieux, Quoniam et Lansquenet, décrochent et filent comme des dards vers la Haute Ville. Mon épouse et Antoine Joly se trouvent à la pointe du combat et expliquent à mon frère qui rejoint peu avant la bordure de débucher l'endroit exact du balancer. Dans la minute qui suit tous les chiens se trouvent-là et Etienne redresse rapidement la voie qui débuche quelques champs pour rentrer en forêt où le change bondit immédiatement, les chiens se laissent quelque peu aller pendant qu'Olivier Devaulx de Chambord appuie Lansquenet et Sirocco qui enfilent à pleine gueule le layon de bordure sur notre brocard. Mon frère avait repris tout de suite les autres chiens et tout le monde rallie.

Nous arrivons en chassant bien à la vue de la Futaie sur la route de la Haute Ville. Au même moment j'entends la vue sonnée deux coupes plus loin par M. Henri de Crozé. J'hésite un peu et je me dis que toute seconde gagnée est précieuse à Teillay, je fais tout couper sans bavure. Mervent et Quoniam arrivent avec du retard à la route de la Haute Ville et la Futaie les met à la voie afin qu'il n'y ait pas de bout de voie non chassé. J'entends en effet les deux chiens venir à moi, pendant qu'Etienne suit la tête, je les attends pour les reprendre et rallier à la Bihutte. Je trouve Etienne avec les chiens arrêtés, il me dit qu'il les sent mollir puis s'arrêter de l'autre côté de la Bihutte et que seule Rillette semblait s'enfoncer mais qu'elle est finalement revenue aussi... On tâte la voie de trois animaux différents vus passer la Bihutte, les chiens les refusent. Je me dis alors qu'ils ont peut-être mis-bas par excès de prudence dans les animaux et qu'ils laissent peut-être notre chevreuil s'en aller devant... Nous prenons donc le layon de bordure avec Olivier Devaulx de Chambord. Louvart et Origne s'en vont devant moi comme si ils avaient idée de quelque chose. Avec Etienne nous venons de nous apercevoir que Sirocco manquait, et nous avons peur que le chien ait percé seul. En fait on saura après qu'il était perdu et il ne ralliera que plus tard. Louvart donne un coup de gueule, il ne se trompe pas. Les chiens galopent alors dans la coupe et vont de l'avant pour se rabattre et sortir en débucher par une petite prairie. J'attache mon cheval en vitesse pour en revoir et je trouve dans l'herbe un bon pied au galop bien marqué. Bien-alleurs. Olivier part en courant pour aider les chiens qui semblent avoir du mal à enlever la voie, c'est, qu'en fait, ils prennent le temps de s'assurer, ils n'ont besoin de personne et, en criant peu, forcent en avant pour rentrer dans la « Pointe de la Chaîne » au « Chemin de la Messe ». Etienne nous a rejoints et je donne son cheval à Olivier à la rentrée au bois. Les chiens percent alors comme des damnés et nous avons du mal à suivre. A bout d'oreille on entend une petite voix emmener la danse qui doit être celle d'Ophélie ou de Sérénade. Après avoir débouché pendant peut-être deux kilomètres, ils rentrent en forêt un peu avant la « Route au lièvre ». Mon épouse et Jacqueline de Pontbriand qui ont coupé par la Bihutte sont là et font leur devoir en sonnant des bien-alleurs que nous n'entendons pas d'ailleurs, mais cela n'a pas d'importance, les chiens chassent très bien. Nous revenons bon train vers le Plessis et une biquette saute au milieu du paquet de chiens qui du coup s'arrête, d'autant plus que nous disons « sagement ». La biquette saute la route de la Haute Ville près du rendez-vous et Ninive semblant être sur cette voie s'enfonce quand même à la muette dans l'enceinte. On la

Diégo de Bodard
et
Joseph de Crozé



laisse faire car on sait bien qu'elle ne criera pas à faux. Cela n'a pas échappé non plus à Olivier Devaulx de Chambord qui prend la grande ligne pendant que nous amorçons un retour. Deux minutes se passent et on entend l'appel fanfaré d'Olivier qui a Ninive et Sirocco venant sur la voie d'un beau brocard vu 10 minutes avant par des bûcherons boire dans le fossé puis sauter la grande ligne. Nous mettons les chiens à la voie qui repartent gaiement. Nous nous retrouvons en somme dans l'enceinte d'attaque. Le change bondit d'un peu partout et Roncevaux se laisse aller trop longtemps sur un brocard que tous les autres refusent. A quelques mètres en dessous de la voie de cet animal de change les bons chiens passent quand même, Lansquenet crie, puis c'est Ninive qui crie dans la rivière de la Serpandaie. C'est une petite rivière claire peu profonde bordant la forêt où il y a pas mal de courant et qui fait environ 6 ou 7 mètres de large. Nous faisons alors les deux rives en amont et en aval sans résultat. On recommence dans le sens du courant mais en agrandissant et nous retrouvons alors la sortie de l'eau, mais les chiens ont beaucoup de mal car non seulement notre animal sort de

l'eau mais il est hallali courant et ne laisse plus guère de sentiment. Relancer peu après entre le layon de bordure et la rivière les chiens portent bas leur brocard 300 mètres plus loin au « Gué de Saint-Martin ». Quatre heures de chasse.

Nous nous retrouvons après la curée au château de la Roche Giffard où bien que Mme Michelez ne soit plus là, ses enfants ont su garder les traditions d'accueil et de gentillesse que tant de veneurs avaient appréciées il y a 6 ans.

Et maintenant ce n'est pas tout de prendre 40 chevreuils une saison, il faut essayer de continuer. Il est bien dommage de constater que nos braves chiens, eux, sont certes prêts à continuer mais il faut que leurs maîtres leur trouvent suffisamment d'attaques. Et c'est là un problème qui n'est pas mince.

C'est ainsi qu'à notre porte la forêt d'Ombrée nous échappe. Nous y faisons une dizaine de chasses chaque saison et non seulement elle était idéale puisque nous quittons le chenil à cheval mais elle tenait en outre une place spéciale dans notre cœur car c'est là qu'avec mon frère nous avons fait nos débuts il y a 20 ans, d'abord sur des renards puis sur des chevreuils, et mon père et le baron de Candé qui fut le premier bouton de l'équipage y ont chassé depuis leur prime jeunesse. En plus nous avions conscience de perpétuer les traditions de la vénerie dans l'un de ses hauts lieux puisque c'est en Ombrée que chassait le marquis d'Armaillé qui fût et qui reste l'un de nos grands maîtres, puis le comte Geoffroy d'Andigné qui, pendant 50 ans, découpla ses magnifiques chiens tricolores servis par deux et même trois hommes montés qui formaient l'un des plus beaux équipages de son époque : le Rallye Vieil Anjou.



**Bourgon
5 mars 1968
Nous
partons
lancer
dans le
« balcon ».**

Aussi lorsque, le 19 mars nous y prenions notre dernier chevreuil, nous ne pouvions nous résigner à croire que c'était vrai.

Grâce à Dieu il y a des consolations et des compensations. Je pense à l'accueil que certains propriétaires et locataires ont su nous réserver dans des secteurs nouveaux comme Ancenis les Bois, Bourgon près de Mayenne, La Boissière près du Lude.

Mis à part ce terrible problème et supposant qu'il se résolve, il tient à nous de continuer, nous souvenant de ce que l'on a toujours trop tendance à oublier, à savoir que les chevreuils pris le sont grâce à nos chiens et bien peu grâce à nous alors que les chevreuils manqués le sont toujours par notre faute.

Ma mère, surtout les dernières années de sa vie, ne

venait que rarement à la chasse, mais elle s'intéressait beaucoup à la réussite de l'équipage, et, lorsqu'il nous arrivait de manquer, 2, 3, 4, 5 fois de suite et plus, elle nous disait : « Enfin voyons, qu'est-ce que vous faites, vous n'êtes plus fichus de rien prendre ? ». On se défendait tant bien que mal avec mon frère en alléguant alors que la terre était mauvaise, où que les chiens faisaient des bêtises, où que nous avions la malchance de tomber sur des chevreuils très durs, etc... Elle nous répondait : « Mais non ce sont des histoires cela vient de vous ». Même au cours d'une saison comme celle-ci qui, pour nous, restera exceptionnelle, on a encore eu trop souvent la preuve qu'elle avait raison.

Diégo de BODARD.

DEPLACEMENT DU RALLYE ARDILLERES DANS LES LANDES DE GASCogne DURANT LES FETES DE FIN D'ANNEE

L'EQUIPAGE d'Alain de Rouälle a fait un déplacement dans la forêt landaise durant cette saison de chasse.

A vrai dire, c'était le second déplacement de l'Equipage dans la région puisqu'il était déjà venu en 1966 dans les Landes girondines. Cette fois-ci la Comtesse de Rouälle était chez elle puisque l'Equipage s'installait chez sa mère, Mme de Rivoyre, à Onesse-Laharie au cœur de la vraie Lande.

J'ai eu le privilège avec quelques autres, d'assister à la dernière chasse du déplacement de l'Equipage le dimanche 31 décembre 1967.

J'avais couché la veille chez mon ami J. de Lastours à Aren-gosse et je dois dire que le temps pour cette journée s'annonçait pour le moins maussade. Des trombes d'eau balayaient le ciel et la lande, le vent soufflait fort. Bref, en allant au rendez-vous, je me disais qu'on avait dû avoir bien de la peine à faire le bois.

Cependant à Onesse les habitués du pays ne paraissaient

pas trop inquiets et on envoie les vans à l'avance vers le lieu du rendez-vous. Nous suivons par derrière, d'abord par un chemin gravé qui se transforme bientôt en une piste de sable, mais la pluie l'avait minée au point que les vans s'en étaient tirés avec peine.

Enfin nous arrivons à l'intersection d'une autre grande piste (des « passes » comme on dit dans la lande) où se trouvait le rendez-vous. La pluie heureusement avait cessé, mais le vent soufflait toujours fort en rafales. Malgré la nuit et la matinée de bourrasques, les hommes qui ont fait le pied paraissent aussi confiants (j'ai compris pourquoi par la suite). Ils avaient, paraît-il, un animal pas loin de là.

Alain part avec ses chiens qui le suivent comme de coutume en éventail le long de la passe. Point ne fut besoin d'aller jusqu'à la brisée. A peine avions-nous fait 400 mètres sur la passe qu'Alain dit : « Il me semble entendre quelques chiens se récrier sur la droite ».